

Du sujet collectif au sujet individuel, et retour

Introduction

Ce numéro est consacré aux effets de la domination sur les subjectivités, appréhendés à partir d'une perspective intersectionnelle, entendue au sens où les rapports sociaux de race, de genre et de classe se co-construisent de manière dynamique. Si l'on en croit Gudrun-Alexi Knapp (2005), les usages du concept d'« intersectionnalité » dans la théorie féministe refléteraient une tension entre les niveaux micro- et macro-sociaux de l'analyse et auraient parfois tendance à surévaluer les dimensions soit structurelles soit personnelles qui sont en jeu dans la formation des subjectivités au détriment d'une approche embrassant leur codétermination (Bilge 2009). En interrogeant la question de la subjectivation, il s'agit donc d'appréhender la relation de dépendance et d'autonomie qu'entretiennent les subjectivités vis-à-vis des rapports sociaux. Si le sujet est toujours situé à la fois *dans* et *hors de* l'idéologie propre aux rapports sociaux au sein desquels il émerge (Lauretis 1987), comment considérer alors ses capacités de résistance, aussi bien politiques qu'affectives ou épistémiques ? Dans le sillage de Monique Wittig (1980) qui, contre la tradition marxiste, souligna la dimension singulière d'une subjectivité socialement constituée, les contributions de ce numéro ont pour objet d'appréhender les subjectivités dont la singularité manifeste autant l'emprise des rapports sociaux que l'incapacité de ceux-ci à limiter pleinement les sujets qui en sont le produit. Ce dossier reprend certaines communications présentées lors du IV^e congrès de l'Association française de sociologie dans le Réseau thématique 24, « Genre, classe, race.

Rapports sociaux et construction de l'altérité », ou lors du séminaire 2011-2012 de ce réseau, complétées par la traduction d'un article de Sara Ahmed initialement publié en 2010 dans *The Scholar and Feminist Online*. Au travers de travaux empiriques et théoriques portant sur les aspects matériels et épistémiques de la subjectivation, ce dossier pose à nouveaux frais la question de l'assujettissement et de la formation du sujet dans les rapports sociaux.

Une conscience de classe de sexe

Penser en termes de rapports sociaux signifie qu'au-delà des relations sociales entre les individu-e-s concret-e-s, il existe une opposition systémique entre des groupes sociaux qui s'opposent autour d'enjeux matériels et idéels étroitement associés (Godelier 1984 ; Kergoat 2000, 2009). Cette tension constitue le cadre sous-jacent au sein duquel se déroulent les relations interpersonnelles ; que les individu-e-s concerné-e-s en aient ou non conscience. C'est à partir de cette notion de conscience et des conditions de son émergence que s'est posée la question de la subjectivation au cours des années 1970 et 1980.

La notion de violence symbolique (Godelier 1982 ; Bourdieu 1998) s'appuie sur l'hypothèse que la violence exercée par les dominant-e-s se reproduit du fait du consentement des dominé-e-s. Outre son caractère implacable qui ne laisse pas d'espace aux résistances individuelles ou collectives, le consentement postule une symétrie de conscience entre dominant-e-s et dominé-e-s. Nicole-Claude Mathieu critiquera cette thèse en mettant en évidence les limitations de la conscience induites par la situation d'oppression. Celles-ci sont dues au poids des contraintes matérielles mais aussi à la médiatisation de la conscience des femmes par le pouvoir des hommes qui forme un écran entre elles et le monde. Il en résulte des connaissances et des pratiques fragmentées et contradictoires (Mathieu 1985, 1999), ce que relève également Colette Guillaumin lorsqu'elle affirme que « *dans ce cas, il n'y a pas de lieu où s'énonce socialement le JE ; le JE signifiant l'unité propre de la décision* » (1979, p. 10). La subjectivation des minoritaires, entendue au sens d'accès à une position de sujet de ses propres actes, est conditionnée à une

prise de conscience, proprement politique, de la nature des rapports sociaux dans leur double dimension matérielle et idéelle. Cette conscience s'apparente à (est) une conscience de classe, au sens où elle repose sur une identification du rapport d'exploitation et d'oppression d'un groupe par l'autre. Dans le cas des rapports sociaux de sexe, elle implique une dénaturalisation du groupe 'femmes' qui n'existe qu'en vertu de sa position minoritaire dans le rapport social, et non en fonction d'une quelconque essence féminine, que celle-ci soit référée à la biologie ou à la culture (Guillaumin 1979). Il en est de même pour les rapports de race qui mobilisent des marqueurs physiques ou culturels pour asseoir la domination d'un groupe sur l'autre (Guillaumin 1972). La subjectivation se comprend donc en référence à un sujet collectif dont l'action vise à subvertir les fondements du rapport social (Mathieu 1991). Toutes les revendications ou tous les mouvements sociaux des minoritaires ne se situent pas nécessairement dans ce registre. Certains d'entre eux relèvent d'une expérience douloureuse des inégalités sans pour autant remettre en cause le rapport social qui distribue les positions. Colette Guillaumin (1979) qualifie cette dernière de « *fausse conscience* », ou de conscience « *proto-politique* », pour signifier qu'elle peut être une étape, ou non, vers une véritable analyse des rapports de pouvoir. Danièle Kergoat montre comment elle se construit dans et par la dynamique des mouvements sociaux, tel celui des infirmières coordonnées (Kergoat 1991). Cette conception de la subjectivation a deux enjeux étroitement associés : la constitution politique et épistémologique du sujet du féminisme.

Diverses voix se sont élevées contre une telle conception jugée homogénéisante du sujet collectif. Celles-ci ont émané d'une part du féminisme lesbien, d'autre part du féminisme postcolonial, chicana et du *black feminism* qui dénoncent le « *solipsisme blanc* », c'est-à-dire l'imposition de la situation spécifique des femmes blanches occidentales comme une situation universelle (Rich 1979). À ces critiques, Danielle Juteau répond qu'il convient de distinguer ce qui relève d'une part des expériences concrètes des femmes et d'autre part des rapports sociaux. À cette condition, le concept de classe de sexe serait conciliable avec le constat de la diversité empirique des situations des femmes liée à l'articulation des rapports de sexe aux rapports de classe ou de

race (Juteau 1994, 2010). Alors que l'oppression des femmes revêt des formes concrètes hétérogènes (Guillaumin 1979), l'homogénéité ne peut être qu'un objectif politique que Danielle Juteau propose de conceptualiser comme « *une coalition entre femmes de race, de classe et d'orientations sexuelles différentes* » (Juteau 2010, p. 79).

Dynamiques de la capacité d'agir

Les travaux issus du féminisme poststructuraliste, et les relectures des conceptions du sujet de Monique Wittig (1992) et de Michel Foucault (1975, 1984) qu'ils ont notamment initiées, ont également interrogé les modes de construction politique et les conditions d'émergence épistémologiques du sujet féministe dans le sillage des contestations portées à l'encontre des prétentions universalisantes ou unifiantes. Judith Butler en particulier a critiqué le fondement de ce sujet sur une catégorie 'femme' qu'elle perçoit comme en elle-même « *produite et contenue dans les structures du pouvoir, au moyen desquelles l'on s'efforce précisément de s'émanciper* » (1990, p. 62), là où Teresa de Lauretis a plaidé en faveur d'un sujet *théorique* permettant de « *rendre compte de certains processus et non des femmes* » (1987, p. 57). Dans une perspective foucauldienne comprenant le pouvoir comme 'positif', au sens où le gouvernement des conduites qu'il implique participe de la formation d'un sujet simultanément assujetti *et* excédant le contrôle disciplinaire, toutes deux ont toutefois mis en relief combien le sujet se situe toujours en partie en excès de l'opération du pouvoir. Ainsi Butler a-t-elle souligné dans *Trouble dans le genre* (1990) ce que Slavoj Žižek appelle « *l'effet de prolifération [...] de l'activité disciplinaire* » (1999, p. 338), engendrant des subjectivités échappant en partie à ce qu'elle entend réguler. Loin d'empêcher toute conceptualisation de la résistance, ou d'affirmer que celle-ci serait toujours déjà contenue dans l'opération du pouvoir, cette perspective, selon laquelle l'émergence des subjectivités comme du sujet politique serait indissociable du procès d'assujettissement, pose la question de la structuration sociale de la résistance. Si ce questionnement n'est en lui-même pas entièrement neuf — Marx ayant relevé la capacité des anta-

gonismes internes du capitalisme à susciter une résistance pouvant être fatale au capital —, il constitue l'une des dimensions nécessaires à l'appréhension de la façon dont les rapports sociaux traversent et constituent les individu-e-s. Car il invite à l'étude des façons par lesquelles la construction sociale du sujet ouvre en soi à la capacité d'agir.

La question de la 'capacité d'agir' (ou *agency*) porte sur les conditions et la logique de l'action — de l'action proprement politique, collective, mais également 'micro-politique', située au niveau de ces pratiques de soi par lesquelles se reproduit le sujet. Principalement théorisée par le féminisme poststructuraliste, la capacité d'agir a été initialement pensée en termes de résistance aux normes et aux rapports de domination (Vidal 2006). C'est dans cette perspective qu'Armelle Testenoire étudie dans ces pages la formation de femmes calédoniennes au métier de conductrice d'engin minier. Elle situe son analyse au point de tension entre détermination sociale et capacité d'autonomisation de l'individuelle. Elle décrit en particulier le processus de subjectivation par lequel ces femmes « *s'éprouvent sujets de leurs actes* », comme étant permis par la conjonction de dynamiques matérielles et subjectives. La mise en œuvre d'une politique publique de discrimination positive ouvre la voie à la réalisation de *scenarii* transgressifs qui relevaient jusqu'alors de l'imaginaire. Pour Armelle Testenoire, la subjectivation peut alors être comprise comme une accession au statut de sujet autonome impulsée à la fois par une imagination socialement structurée et des conditions matérielles fournissant à l'action un cadre d'expression.

Les usages de la notion de capacité d'agir au sein du féminisme semblent toutefois aujourd'hui faire débat. Saba Mahmood (2005) en particulier a opposé au féminisme poststructuraliste une critique selon laquelle la compréhension de la capacité d'agir en tant qu'elle serait nécessairement synonyme de résistance ou d'expression d'autonomie renverrait à un modèle binaire opposant subordination et subversion, qui, en cantonnant la critique féministe à une conception du politique comme libération, dessinerait une véritable téléologie occidentale du progrès. Saba Mahmood suggère ainsi que la notion d'*agency* pourrait être comprise non comme « *un simple synonyme de la résistance aux*

rappports de domination, mais [en tant que] produit de rapports de subjectivation spécifiques » (2009, p. 37). La critique de Saba Mahmood porte en particulier sur les failles d'un modèle féministe poststructuraliste qu'elle décrit comme incapable de penser l'action des sujets qui habitent les normes sans leur opposer de résistance (Waggoner 2005, p. 251). Cette compréhension de la capacité d'agir échouerait donc à penser le sujet hors de la dimension de l'émancipation. La capacité d'agir ne saurait toutefois être réduite aux pratiques oppositionnelles, à la désobéissance ou à la résistance : elle s'exprime parfois dans des pratiques visant la continuité, la stabilité et la reproduction sociale. Cette question d'importance oriente notre regard vers un horizon situé au-delà de la conscience féministe, au-delà du sujet politique émancipé et vers les formes d'adhésion aux normes, de participation active au maintien des rapports sociaux, ou encore vers des situations ambivalentes. Sans doute le modèle marxiste de la 'fausse conscience', d'un sujet entièrement pris dans la toile de l'idéologie, ne permet-il pas de rendre pleinement compte de ces processus de subjectivation particuliers par lesquels se constitue un sujet animé par une logique de reproduction sociale.

C'est sur un tel sujet que se penche Maxime Cervulle, dont la contribution à ce numéro porte sur 'la conscience dominante' et en particulier sur les pratiques du savoir par lesquelles émergent des sujets blancs au sein de sociétés caractérisées par le racisme systémique. Revenant sur la façon dont fut conceptualisée la 'blanchité' au sein des *Critical White Studies* et de la théorie féministe, il dessine ainsi les contours d'un processus de subjectivation porté à la reproduction des structures sociales et d'une capacité d'agir caractérisée à la fois par une perpétuation objective de la domination et par des faits de conscience marqués par une naturalisation de l'ignorance du racisme. Maxime Cervulle interroge ainsi l'inaction et l'ignorance ordinaires face au racisme qui, tout en limitant la conscience du sujet de la domination, soutiendraient la reproduction du racisme systémique. Revenant sur la question de la subjectivation minoritaire, l'article ici publié de Salima Amari fait également écho aux réflexions de Saba Mahmood sur la qualification exclusive de la capacité d'agir comme émancipation vis-à-vis des normes sociales. La descrip-

tion que propose Salima Amari du rapport qu'entretiennent les lesbiennes françaises d'origine maghrébine vis-à-vis du *coming-out* met en relief une certaine ambivalence des pratiques et une dynamique de subjectivation au croisement de l'autonomisation et de la loyauté à la famille. Dans l'article de Salima Amari, les « *lesbiennes racisées* » apparaissent comme des « *sujets tacites* » (Decena 2008) dont le silence sur leur homosexualité ne saurait être lu comme une simple subordination aux traditions et valeurs familiales, mais qui renverrait également à une certaine résistance au *coming-out* et à la visibilité désormais devenus de véritables injonctions dans le sillage de la mondialisation des identités sexuelles par laquelle s'est diffusé le modèle états-unien de la politique LGBT (Lesbiennes, gays, bi, trans) (Cervulle, Rees-Roberts 2010, p. 1-50). Cette capacité d'agir singulière, caractérisée par l'ambivalence, met toutefois en relief les impasses conceptuelles dans lesquelles peuvent conduire une réduction de cette notion à une simple puissance d'émancipation. Ainsi, ces contributions enjoignent toutes deux, selon des voies différentes, à considérer les dimensions dynamiques de la capacité d'agir du sujet par laquelle il s'actualise et s'éprouve dans les interactions sociales, à l'écart d'une préconception de l'action situant son origine de façon univoque ou réduisant ses effets à une nécessaire subversion des structures sociales.

Des émotions aux savoirs féministes

Les travaux sur la subjectivation ont par ailleurs donné lieu à de nouvelles formes d'interrogation de la dimension politique des affects ou des émotions. Aux côtés d'auteur·e·s telles que Marianne Liljeström et Susanna Paasonen (2010) ou Melissa Gregg et Gregory J. Seigworth (2010), Sara Ahmed interroge la matérialité sensible du sujet qui oriente son action. Sa contribution à ce numéro se situe à l'intersection entre ses travaux sur les émotions et ses recherches actuelles sur ce qu'elle appelle « *les sujets obstinés* », figures rhétoriques de résistance engagées dans des pratiques de contestation aussi bien actives qu'inscrites dans des silences stratégiquement disséminés. Son article, qui mêle habilement l'écriture théorique et autobiographique,

interroge la caractérisation des féministes en tant que « *rabat-joie* » et évoque la puissance critique de la position de refus d'un bonheur employé pour justifier un certain ordre social. Sara Ahmed dépeint ainsi l'obstination du « *sujet rabat-joie* » à refuser le bonheur patriarcal, ou à refuser de sourire sur les brochures vantant les mérites de la 'diversité', comme une forme de 'déloyauté' au sens d'Adrienne Rich, une politique de « *soustraction du sujet des structures et des valeurs dominantes* » (Braidotti 2009, p. 129).

Analysant les affects qui guident et orientent la pratique et la théorie féministes, notamment la souffrance ou la colère que provoque la confrontation aux mécanismes de la domination, Sara Ahmed souligne toutefois l'opération de traduction nécessaire à ce projet politique et épistémologique, par laquelle une émotion 'individualisante' devient le lieu d'un investissement collectif (2004, p. 168-190). Ainsi, loin de plaider en faveur d'un recentrement sur le sujet épistémique individuel et les affects qui traversent et constituent sa pratique du savoir, elle évoque plutôt les risques liés à une « *fétichisation de la souffrance des femmes [qui] peut contribuer à délégitimer les entreprises féministes de compréhension de la complexité de la vie sociale et psychique* » (Ahmed 2004, p. 173). Ces risques seraient notamment encourus lorsque l'assise émotionnelle du discours sert un but de légitimation de la parole et de prétention à l'authenticité ou à la 'vérité'. Loin de participer d'un renouvellement épistémologique soulignant la dimension sensible et située de la connaissance, ces assertions émotionnelles tendraient plutôt à disqualifier toute expérience ou perception discordante, dissolvant l'épistémologie féministe dans un relativisme empêchant la modélisation des rapports de pouvoir. Un relativisme qui s'exprimerait notamment avec force lorsque le discours féministe se trouve réduit à une fonction de représentation directe de la souffrance et de la colère des femmes, sans prise en compte de la dimension interprétative et de la médiation qu'il implique.

Cette question du passage d'un sujet individuel à un sujet épistémique collectif est également au cœur de l'article d'Artemisa Flores Espínola. Retraçant les dynamiques des débats autour des épistémologies féministes du point de vue, elle conteste l'attribution d'un privilège épistémique aux sujets

minoritaires, une position notamment défendue par Nancy Hartsock (1983) à partir de la conception marxiste. Sa réflexion sur les enjeux relatifs à la subjectivation du savoir, soit aux modalités d'incarnation pratique et sensible de la connaissance, ouvre la voie à une critique de la notion de 'neutralité' scientifique autant qu'à une interrogation de certains des paradoxes propres à l'épistémologie féministe, en particulier celui de la tension entre 'privilège épistémique' et partialité. S'inspirant de l'empirisme contextuel d'Helen Longino (1990), elle en appelle à une posture réflexive quant aux valeurs et croyances qui fondent les procédures scientifiques et les prétentions au savoir. Ainsi, si les épistémologies féministes s'opposent au prisme objectiviste niant le caractère situé de la connaissance, il ne s'agit pas pour autant de renoncer à toute objectivité. Les approches féministes empiristes permettent de sortir de cette aporie. Elles postulent la nécessaire reconnaissance du caractère partiel et partial de toute connaissance (Juteau-Lee 1981 ; Haraway 1986/2007). Dès lors la question de l'objectivité se déplace. Elle ne relève plus du sujet épistémique individuel mais des pratiques de la communauté scientifique selon qu'elle autorise ou non l'expression de la pluralité des points de vue.

Partie d'un sujet collectif émancipateur et d'une interrogation des formes et des modalités de la conscience minoritaire, la notion de subjectivation a opéré un détour par les sujets individuels en prenant en compte leurs capacités cognitives et émotionnelles. Comment dès lors renouer avec une vision collective de l'action, sans pour autant écarter sa nécessaire dimension subjective et l'incertitude politique propre à son devenir, son caractère potentiellement ambivalent par rapport à l'émancipation ? Puissent les contributions à ce numéro tracer quelques-unes des voies pour repenser un sujet collectif en devenir, inscrit dans des dynamiques pleinement situées au sein des rapports sociaux mais auxquelles il ne saurait être réduit. Dans le sillage de la critique poststructuraliste du sujet unifié et de la désillusion sociale à l'égard du sujet de l'émancipation, un détour par les expériences singulières permet peut-être de dégager de nouveaux fondements pour un sujet féministe collectif issu de la confrontation des points de vue situés.

* *

*

À leur manière, les trois articles présentés en « hors-champ » illustrent, par delà les différences de contextes et de situations, l'action incessante des femmes pour se faire reconnaître comme citoyennes. Deux articles parlent des rapports de genre chez les Tsiganes. Maria José Casa-Nova nous introduit dans une communauté tzigane d'un quartier périphérique de Porto. Les rapports de pouvoir entre les sexes, prescrits par la loi communautaire, s'y confrontent à l'exercice de la citoyenneté portugaise par des femmes qui, par leurs pratiques de résistance, témoignent de la possibilité d'agir en jouant des paradoxes d'un double statut de dominées. Quant à elle, Lamia Missaoui part de la question scolaire, notamment de l'absentéisme et de la déscolarisation, pour montrer qu'au-delà des principes républicains d'égalité entre tous les élèves, les parcours scolaires des enfants tziganes sont marqués d'inégalités, non seulement sociales et ethniques, par rapport aux autres enfants, mais aussi de sexe. Dans ce contexte, le rôle des mères est crucial, tant dans les rapports avec l'institution scolaire et ses normes que dans les périodes de crise familiale.

Par ailleurs, à partir de l'apprentissage de la couture dans les écoles de filles de la Révolution française, l'article de Caroline Fayolle s'interroge sur « *le sens de l'aiguille* » : on y voit comment, au regard d'ambitions pédagogiques révolutionnaires, le maintien de cette activité domestique ô combien traditionnelle dans les programmes d'éducation a été justifié par la nature et, surtout, par les besoins des citoyens (mâles) en matière de gestion de la vie quotidienne. Déjà, des citoyennes, pour participer à la vie de la Cité en dépit de cette division sexuelle du travail récalcitrante à tout bouleversement, tentaient de concilier action politique et charges domestiques.

Enfin, en hommage à Françoise Collin, philosophe féministe décédée le 1^{er} septembre 2012, nous publions un entretien que Philippe Chaniel et Sylvie Duverger ont mené avec celle-ci en février 2012.

Maxime Cervulle et Armelle Testenoire

Références

- Ahmed Sara (2004). *The Cultural Politics of Emotion*. Edinburgh & London, Edinburgh University Press & Routledge.
- (2010). “Feminist Killjoys (and Other Willful Subjects)”. *The Scholar and Feminist Online*, vol. 8, n° 3.
- Bilge Sirma (2009). « Théorisations féministes de l’intersectionnalité ». *Diogène*, vol. 1, n° 225.
- Bourdieu Pierre (1998). *La domination masculine*. Paris, Seuil.
- Braidotti Rosi (2009). *La philosophie... là où on ne l’attend pas*. Paris, Larousse.
- Butler Judith (1990). *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*. New York, Routledge [Trad. française de Cynthia Kraus (2005). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris, La Découverte].
- Cervulle Maxime, Rees-Roberts Nick (2010). *Homo exoticius. Race, classe et critique queer*. Préface de Richard Dyer. Paris, Armand Colin & INA éd.
- Decena Carlos U. (2008). “Tacit Subjects”. *GLQ: A Journal of Lesbian Gay Studies*, vol. 14, n° 2-3.
- Foucault Michel (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris, Gallimard.
- (1984). *Histoire de la sexualité*. Vol. 3. *Le souci de soi*. Paris, Gallimard.
- Godelier Maurice (1982). *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*. Paris, Fayard.
- (1984). *L’idéal et le matériel : pensée, économies, sociétés*. Paris, Fayard.
- Gregg Melissa, Seigworth Gregory J. (eds) (2010). *The Affect Theory Reader*. Durham, Duke University Press.
- Guillaumin Colette (1972). *L’idéologie raciste*. Paris, Mouton.
- (1979). « Questions de différence ». *Questions féministes*, n° 6.
- Haraway Donna (1986/2007). « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle ». In Haraway Donna. *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences — Fictions — Féminismes*. Anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan. Paris, Exils [éd. originale 1986].

- Hartsock Nancy C. M. (1983). "The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism". In Harding Sandra, Hintikka Merrill B. (eds). *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology and Philosophy of Science*. Dordrecht & Boston, D. Reidel.
- Juteau-Lee Danielle (1981). « Visions partielles, visions partiales : visions (des) minoritaires en sociologie ». *Sociologie et sociétés*, vol. 13, n° 2.
- Juteau Danielle (1994). « De la fragmentation à l'unité. Vers l'articulation des rapports sociaux ». In Collectif. *L'égalitarisme en question*. Montréal, Fides « Cahiers de recherche éthique », n° 18.
- (2010). « 'Nous' les femmes : sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie ». *L'Homme et la société*, n° 176-177.
- Kergoat Danièle (1991). « L'infirmière coordonnée ». *Futur antérieur*, n° 6.
- (2000). « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe ». In Hirata Helena, Laborie Françoise, Le Doaré Hélène, Senotier Danièle (eds). *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris, Presses universitaires de France.
- (2009). « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux ». In Dorlin Elsa (ed). *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*. Paris, Presses universitaires de France.
- Knapp Gudrun-Axeli (2005). "Race, Class, Gender: Reclaiming Baggage in Fast Travelling Theories". *European Journal of Women's Studies*, vol. 12, n° 3.
- Lauretis (de) Teresa (1987). *Technologies of Gender: Essays on Theory, Film, and Fiction*. Bloomington, Indiana University Press [trad. de Marie-Hélène Bourcier (2007). « La technologie du genre ». In Lauretis (de) Teresa. *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*. Paris, La Dispute].
- Liljeström Marianne, Paasonen Susanna (eds) (2010). *Working with Affect in Feminist Readings. Disturbing Differences*. London & New York, Routledge.
- Longino Helen E. (1990). *Science as Social Knowledge: Values and Objectivity In Scientific Inquiry*. Princeton, Princeton University Press.
- Mahmood Saba (2005/2009). *Politics of Piety : The Islamic Revival and the Feminist Subject*. Princeton, NJ, Princeton University Press [trad. de Nadia Marzouki (2009). *Politique de la piété. Le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique*. Paris, La Découverte].

- Mathieu Nicole-Claude (1985). « Quand céder n'est pas consentir ». In Mathieu Nicole-Claude (ed). *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*. Paris, EHESS.
- (1991). *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, Côté-femmes.
- (1999). « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine ». *Les Temps modernes*, n° 604 « Sur la domination masculine : réponses à Pierre Bourdieu ».
- Rich Adrienne (1979). *On Lies, Secrets and Silence: Selected Prose, 1966-1978*. New York, Norton.
- Vidal Jérôme (2006). « À propos du féminisme. Judith Butler en France : trouble dans la réception ». *Mouvements*, n° 47-48.
- Waggoner Matt (2005). "Irony, Embodiment, and the 'Critical Attitude': Engaging Saba Mahmood's Critique of Secular Morality". *Culture and Religion*, vol. 6, n° 2.
- Wittig Monique (1980). « On ne naît pas femme ». *Questions féministes*, n° 8.
- (1992). *The Straight Mind and Other Essays*. Boston, Beacon Press [trad. de Marie-Hélène Bourcier (2001). *La pensée straight*. Paris, Balland].
- Žižek Slavoj (1999). *The Ticklish Subject: The Absent Center of Political Ontology*. London & New York, Verso [trad. de Stathis Kouvelakis (2007). *Le sujet qui fâche. Le centre absent de l'ontologie politique*. Paris, Flammarion].